



Jean-Claude Lalumière

Le Front russe



le dilettante



Le Front russe

Jean-Claude Lalumière

Le Front russe

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Couverture : Lucia Di Bisceglie

© le dilettante, 2010

ISBN 978-2-84263-733-0

À Cécile, Mathilde et Elliott

Chapitre I

Enfant, je pouvais passer des heures à regarder le papier peint. Les murs du séjour de la maison de mes parents, recouverts d'un motif végétal rococo postmoderne *Vénilia – collection 1972*, produisaient des monstres du meilleur effet sur mon esprit si facilement impressionnable ; j'avais tout juste huit ans. Je m'installais sur le canapé en velours marron, fixais mon regard à mi-chemin entre le sofa et le mur et attendais patiemment que les formes au-delà du point flottant dans l'espace sur lequel je me concentrais prissent peu à peu l'aspect de la face grimaçante d'une créature de l'enfer : les fleurs de lys fournissaient les oreilles et les cornes, les feuilles d'acanthé, une gueule hurlante, langue pendante, deux tiges entrelacées, de chèvrefeuille ou de passiflore, filaient vers

le haut et formaient au sommet une coiffure serpentine ; au passage deux feuilles disposées de façon symétrique dans le motif dotaient ce monstre de petits yeux sournois et hypnotiques dans lesquels je finissais par être happé. La peur de ne pouvoir me libérer de son emprise me saisissait alors et je m'éveillais. Ainsi se terminait ma fantasmagorie, quand elle avait pu aller jusqu'au bout, car la plupart du temps ma mère déboulait dans le séjour et, me trouvant ainsi, assis avec l'air de m'ennuyer, me proposait de regarder les dessins animés. Je tentais de rester concentré sur mon exercice, en vain, car elle allumait le téléviseur sans attendre ma réponse et me tirait brutalement de ma rêverie. Je filais dans ma chambre pour être tranquille, fuyais la présence de ma mère qui trop souvent brisait mes tentatives d'évasion.

Ma chambre était toujours bien ordonnée. C'était la volonté de mon père. Ma mère, prompte à soutenir ses positions, veillait à ce qu'il en fût ainsi. Je n'étais pas un adepte du rangement ; à huit ans, me direz-vous, rares sont les enfants qui ont développé cette propension à l'ordre. Mais, en bonne ménagère, ma mère n'hésitait pas à pallier mes insuffisances en la matière. Nous gardions tous deux en

mémoire, car sans doute avons-nous perdu une partie de nos capacités auditives à l'occasion, le cri de douleur que mon père avait poussé lorsque, un soir, il était venu m'embrasser au lit. Je le vois encore, éclairé par la faible lumière de la veilleuse installée sur la table de nuit, dans son pyjama à rayures bleues et blanches ; il sautait sur place en tenant à deux mains son pied meurtri, comme si la manœuvre avait pu atténuer la souffrance provoquée par la pièce de Lego sur laquelle il venait de marcher. Ses hurlements s'intensifièrent lorsqu'au troisième sautellement, le pied épargné atterrit, après une légère dérive, sur la chevelure retournée d'un Playmobil que j'avais réussi à décrocher du crâne de son propriétaire en usant de mes dents comme de tenailles. Je voulais reproduire les aventures des *Sept Mercenaires*, western que j'avais vu à la télévision dans « La Dernière Séance ». Ce Playmobil, vous l'aurez deviné, représentait Yul Brynner qui tenait le rôle du leader de la célèbre bande de cow-boys. Ma mère dut intervenir pour procéder à l'extraction de la petite perruque en plastique dont les bords pointus avaient pénétré les chairs tendres tandis que mon père énumérait de façon quasi exhaustive les jurons de son répertoire.

Certains étaient nouveaux pour moi, et je le soupçonnai d'ailleurs de les avoir inventés pour l'occasion. À la suite de cet incident, je gagnai une aura éphémère dans la cour de l'école en livrant à mes camarades les grossièretés venues enrichir mon vocabulaire ce soir-là. Mon père, pour sa part, boitilla pendant quelques jours et développa une aversion profonde pour le désordre, une obsession dont le principal objet était ma chambre. Celle-ci évoqua dès lors un arrêt sur image des derniers instants de la scène durant laquelle Mary Poppins exerce ses dons magiques pour le rangement. Je devais cependant me coller moi-même à la tâche selon les injonctions solidaires de mes parents qui me répétaient à l'envi : « Chaque objet a sa place, et à chaque place correspond un objet. » Ils auraient dû graver cette devise au fronton de notre demeure. À défaut, ils l'imprimèrent en moi.

Réfugié dans ma chambre après avoir été délogé du canapé, je me plongeais dans la lecture de quelques *Géo* que mon oncle Bertrand m'avait donnés, et grâce auxquels je voyageais aux quatre coins de la planète. Je n'avais que cinq numéros de ce précieux magazine et je les

connaissais par cœur, de la grande barrière de corail du numéro 9 aux gorges d'Humahuaca du numéro 17. Pendant longtemps – quelques mois en réalité, mais lorsque l'on a huit ans le temps est une mesure encore très abstraite – je crus que le monde se résumait à la trentaine de paysages décrits dans ces cinq exemplaires. Cette croyance fut mise à bas par un autre cadeau de l'oncle Bertrand qui, au regard de mon enthousiasme lorsqu'il m'avait donné ses vieux *Géo*, débarqua un jour à la maison avec un atlas. Je découvris alors qu'il existait d'autres contrées, d'autres pays dont je n'avais jamais lu ni même entendu les noms. Je parcourais les cartes une à une, en étudiais les reliefs, suivais de l'index le tracé des côtes, apprenais les noms qui y figuraient. Leurs consonances exotiques me faisaient rêver : Saskatchewan, Kuala Lumpur, Addis-Abeba, Mozambique... Dès lors, je voulus découvrir ce vaste monde en vrai, sans le filtre du papier glacé, des paysages si souvent observés dans *Géo* à ceux que j'imaginai d'après les commentaires des cartes de l'atlas de l'oncle Bertrand. Je me voyais en explorateur conduisant avec autorité une colonne de porteurs chargés de caisses dans lesquelles se trouvaient mes jouets préférés

que je déballais le soir au campement. Quand le moment de dormir était venu, je les abandonnais à même le sol au pied de mon lit de camp. Personne ne venait m'enjoindre de les remettre dans leur coffre. J'étais le chef de cette caravane et décidais seul de ce qu'il était bon de faire ou pas. De temps en temps, j'envoyais à mes parents une carte postale afin qu'ils fussent informés de ma progression. Je ne leur dévoilais cependant jamais les étapes à venir de crainte de les voir s'inviter dans mon expédition et d'en régenter l'organisation.

À l'inverse du reste de la maison, les murs de ma chambre n'étaient pas recouverts d'une tapisserie capable de rivaliser avec le test de Rorschach mais simplement peints en bleu, d'un bleu azur qui, malgré son uniformité, fournissait, dans cette pièce aux peluches alignées sur leurs étagères, aux jeux remisés dans leur boîte, un appui solide à l'évasion. Ce choix relevait sans aucun doute d'un certain conformisme de la part de mes parents. J'étais un garçon. Je n'ai pas eu de sœur pour vérifier cette théorie, une sœur qui j'imagine aurait eu droit à des murs peints en rose, mais je crois pouvoir affirmer que si mes parents avaient peint les murs en fonction de leurs goûts, ils auraient

choisi la couleur marron, ou l'une de ses nuances infimes, qui du séjour à la cuisine en passant par la salle de bains était partout présente. Aujourd'hui, grâce à ce conformisme et à cette chambre bleue, je peux fournir à la question « Comment était votre enfance ? » une réponse plus élaborée que « marron », que j'utilise plutôt pour définir mes parents et leur environnement, parfaitement en accord avec leur époque, les années soixante-dix.

Bien sûr quand je dis répondre à la question « Comment était votre enfance ? », c'est là une façon de parler, un procédé rhétorique, car à vrai dire personne ne me demande jamais de quoi étaient faites mes jeunes années. J'ai une vie plutôt solitaire. Ce qui provoque chez moi ce voyage dans le temps, vers cet épisode récurrent de la méditation tapissière, c'est, hélas, l'absence de motifs sur les murs de mon présent.

Adulte, je passe le plus clair de mon temps dans un bureau dont les murs sont blancs, d'un blanc qui favorise l'introspection mais qui n'offre guère d'étayage à la construction de mondes imaginaires ou à l'évocation de paysages réels vers lesquels, enfant, je m'évadais volontiers. Mais dans ces contrées lointaines,

ces forêts mystérieuses, ces fleuves alanguis, ces mers démontées, dans ces soleils levants sur ma carrière aujourd'hui avortée, qu'y avait-il de solide, de consistant? Qu'y avait-il d'autre qu'une chimère propre à tuer le temps, sans autre forme d'ambition que celle de tromper mon ennui? Et que ne sus-je, au moment opportun, transformer cette imagination, ce rêve d'autre part, en une aspiration plus grande, en un terreau plus fertile. L'ailleurs était prometteur, comme pouvait l'être le *demain*, celui que mes parents invoquaient quand ils ne voulaient pas répondre à mes demandes, reportant, par manque de temps ou par une procrastination cruelle, le contentement de leur chère tête blonde. *Demain, promis*. Je voyais mon père surtout le week-end. Son travail était tout pour lui. « C'est très important d'avoir un bon travail » disait-il d'ailleurs souvent. Ce que ma mère confirmait chaque fois : « Écoute ton père, il a raison. » Tel un chevalier affrontant les feux croisés d'un dragon à deux têtes, assis à la table de la cuisine, j'avalais mon assiette de purée-jambon et les discours de mon père sur le travail, grâce auquel il avait gravi quelques degrés sur l'échelle sociale. Il voyait dans ses prérogatives professionnelles la possibilité de

s'accomplir. Chaque contrat d'assurance-vie conclu le hissait un peu plus haut. Mais avec les premiers effets de la crise économique, convaincre les clients se révélait plus difficile. « C'est à cause des chocs pétroliers » expliquait-il. J'imaginai la collision de deux navires au milieu de l'Atlantique sans comprendre pourquoi les remous provoqués par l'événement contraignaient son entreprise. Combien de fois était-il venu m'embrasser alors que je dormais déjà ? Combien de fois avant qu'une brique de Lego oubliée sur la moquette ne me révélât cette habitude et fit qu'il y renonça ? Le week-end, je le sollicitais pour construire des châteaux forts, reproduire des batailles, imaginer des aventures dans des paysages impossibles, montagne figurée par un tas d'oreillers, canyons creusés entre deux piles de livres. Mais il y avait toujours des courses à faire, une pelouse à tondre, une haie à tailler. Pas plus le week-end avec mon père que lorsque je me trouvais seul avec ma mère, je ne pouvais compter sur eux pour jouer. Le samedi, on me disait « demain », le dimanche, on me disait « plus tard », et durant la semaine, ma mère me renvoyait au week-end suivant, quand mon père serait là. La présence d'un frère aurait bien entendu

résolu le problème. Je finis un beau jour par ne plus envisager que l'ailleurs, par en faire un but, mais les discours de mon père sur la prévalence du travail avaient fini par me pénétrer et je n'étais capable d'envisager mes départs qu'à l'aune de ses préconisations. Alors quand la possibilité de voyager a disparu de mon univers professionnel, je me suis retrouvé face à un vide immense.

Je travaille au ministère des Affaires étrangères. Mon activité professionnelle, pour laquelle je m'étais pourtant enthousiasmé à mes débuts, ne parvient plus à m'émouvoir. Je suis entré au ministère il y a cinq ans avec l'envie de parcourir le monde. Bien entendu, ce n'est pas ce que j'ai dit lors de la « discussion avec le jury », épreuve du concours dont l'objectif est de « mettre en évidence les motivations du candidat, de révéler sa personnalité et de vérifier son aptitude à remplir les fonctions auxquelles il est destiné ». Lors de cet entretien plutôt impressionnant – face à vous se trouvent cinq personnes dont l'aménité est comparable à celle d'une compagnie de CRS qui s'apprête à évacuer un squat –, j'ai parlé de mon goût pour le service public, de ma volonté d'œuvrer pour

l'intérêt général, pour le rayonnement de la France à l'échelle internationale. Je récitai d'une voix peu assurée cet argumentaire sans relief, construit à la suite de mes lectures des fascicules officiels présentant les missions du ministère des Affaires étrangères et des témoignages de candidats ayant passé l'épreuve sans succès que j'avais croisés lors des préparations aux concours administratifs dispensés par le service « accès à l'emploi » de l'université. Je pris soin cependant de ne pas tomber dans l'excès, et si je fis montre d'une certaine conscience du rôle éminemment important d'un fonctionnaire en position diplomatique – il est le représentant de l'État jusque dans les provinces les plus reculées de la planète, jusque dans des endroits où les habitants se soucient de la République française comme de leur premier étui pénien –, je mesurai mes propos car je gardais à l'esprit que les fonctions auxquelles je serais assigné, si j'obtenais l'un des quatre-vingts postes accessibles par le concours d'attaché d'administration du ministère des Affaires étrangères cette année-là, seraient celles d'un gratte-papier au service des visas d'une ambassade dans le meilleur des cas, d'un consulat si je sortais mal classé.

Je maîtrisai l'exercice, il faut le croire, mais sans éclat. Je ne brillai ni par mon originalité, ni par mes connaissances. Et je reçus un onze, ce qui correspond à la note attribuée au candidat dont le jury pense qu'il pourra convenir, s'il n'en vient pas de meilleur avant la fin des épreuves. Cette note me plaça à la frontière de l'échec, du bon côté, certes, mais, soixante-dix-huitième sur quatre-vingts. Je dus attendre que les autres lauréats, classés au mérite et donc devant moi, eussent choisi leur affectation avant de pouvoir à mon tour parcourir la liste des postes vacants et découvrir les lieux possibles de mes premiers pas dans la diplomatie. Inutile de vous décrire l'état d'excitation dans lequel je me trouvais entre la réception du courrier annonçant ma réussite au concours et l'arrivée dans ma boîte aux lettres de celui contenant la liste des postes auxquels je pouvais prétendre. Je passais mes journées à imaginer les destinations vers lesquelles j'allais m'envoler. L'Orient me tentait beaucoup : Samarcande, Tachkent ou même Oulan-Bator, tous ces noms que j'avais lus sur l'atlas de l'oncle Bertrand et qui depuis des années nourrissaient mes rêves. Je me voyais sur les marchés de ces villes de légende qui jalonnent les grandes routes

fenêtre. Cela me distrairait un peu. Mais il ne se passe rien. Je vis et il ne se passe rien. J'aurai vécu et personne n'en saura rien. Parfois je ne peux contenir mes larmes. Le monde se met à flotter, se fige comme dans une brume, scintille de mille éclats et je m'y abandonne volontiers. Enfant, j'avais rêvé d'exploration, d'errance, de sentiers sinueux dans des paysages vallonnés et je me suis imposé, parvenu à l'âge adulte, un chemin étroit et rectiligne. J'ai grandi avec des tuteurs qui se sont révélés des entraves. J'ai voulu tracer mon propre parcours, et je me suis retrouvé à mettre mes pas dans ceux de mon père. On croit se rendre dans des endroits nouveaux mais on réalise que c'est partout pareil. L'histoire d'une vie, c'est toujours l'histoire d'un échec.

Remerciements à David Allonsius, Jérôme Attal,
Benoît Descoubes, Marie Dosé, Elsa Gribinski,
Frédéric Joseph, Cécile Lalumière, Marc Villemain.